

Études littéraires africaines

ASSANTE Molefi Kete, *The Afrocentric Idea* (revised and expanded edition), Temple University Press, 1998, p. 235

Kusum Aggarwal



Number 10, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041928ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041928ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Aggarwal, K. (2000). Review of [ASSANTE Molefi Kete, *The Afrocentric Idea* (revised and expanded edition), Temple University Press, 1998, p. 235]. *Études littéraires africaines*, (10), 19–21. <https://doi.org/10.7202/1041928ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

■ ASSANTE MOLEFI KETE, *THE AFROCENTRIC IDEA* (REVISED AND EXPANDED EDITION), TEMPLE UNIVERSITY PRESS, 1998, p. 235.

Auteur de *Afrocentricity: A Theory of Social Change* (1980), ouvrage qui a suscité de part et d'autre une vaste polémique quant aux implications d'une reconceptualisation et d'une redéfinition des programmes scolaires en relation avec la perspective historique et culturelle des variantes ethniques qui composent le paysage social des Etats-Unis, Molefi Kete Assante, chef du Département d'African American Studies à Temple University, Philadelphie, est une figure d'une grande notoriété dans le milieu universitaire américain. Avec cette nouvelle édition de *The Afrocentric Idea*, il revient sur une problématique qui lui tient à cœur et qui mérite, à son avis, d'être reprise et clarifiée à nouveau en considération de la thèse controversée de Bernal (*Black Athena*, Rutgers University Press, 1987) et de la dénonciation systématique dont celle-ci a fait l'objet "au nom de la défense de la civilisation contre les assauts des savants irresponsables" (p.ix) de la part des classicistes de tous bords (cf. Mary Lefkowitz (ed), *Black Athena Revisited*, University of North Carolina Press, 1996). L'ouvrage, quant à lui, est pleinement d'actualité. Il a pour dessein de nous replonger dans la riche réflexion philosophique et politique menée par les Afro-Américains soucieux de définir leur place au sein de la société américaine, démocratique et inégalitaire (l'ouvrage est dédié à Du Bois et à Cheikh Anta Diop). Toutefois, il s'inscrit essentiellement dans les multiples contestations identitaires - ethniques et sexistes - qui remontent à la surface devant l'échec du melting-pot américain dès les années 1960, marquées de plus par une radicalisation croissante du mouvement noir au lendemain des émeutes sanglantes dans les ghettos noirs.

La réflexion d'Assante se déroule donc sur le fond de la débâcle du multiculturalisme, qui n'a pas su, estime-t-il, contrecarrer les dérives vers la fragmentation sociétale. En conséquence, il convient, à son sens, de proposer une alternative : "the aim of Afrocentrists is to seek ways to *unite* the country based on mutual respect for the cultural agency of all its peoples. The history of this nation, pluralistic from the beginning, cannot be interpreted simply from the standpoint of white Americans or any other group" (p.ix). L'ouvrage répond donc à un double objectif : militer pour la reconnaissance de l'apport culturel des Africains Américains (formule qu'il revendique fermement) en recentrant l'enseignement sur la *perspective afrocentriste*, et contester l'hégémonie de "l'élite anglo-germanique" qui impose indifféremment sa domination sur les autres secteurs de la population américaine en se réclamant d'une universalité factice.

Or, significativement, à la manière de nombreux mouvements noirs du Nouveau Monde, l'Afrique est encore une fois le passage obligé sur la voie du ressaisissement de l'initiative politique et culturelle, interpellée à des fins idéologiques en vue de se positionner face à des problèmes auxquels l'on se heurte dans un contexte qui n'a pas forcément de rapport avec elle.

Pour Assante, elle est au cœur de l'identité des Africains Américains dont la réalité existentielle se retrouve encore pleinement soumise aux valeurs caractérisant leur culture originelle. L'un des thèmes récurrents étant : "there is no loss of values in the African American community... the values we honor and respect are as strong today as they have ever been" (p. 7). Or, significativement, ce rapprochement transatlantique s'achève avec le ralliement aux forces les plus obscurantistes de la culture africaine. Dans un geste singulier, l'élan vers une africanité fantasmée conduira Assante à réinvestir des rites surannés en se faisant introniser grâce à l'intercession de la famille royale de Tafo au Ghana (Appiah, *In My Fathers House* (1992), nous fait découvrir l'autre versant du récit).

Toute l'argumentation de l'ouvrage procède de l'hypothèse d'une centralité supposée de la culture et Assante se réclame d'un essentialisme agrémenté de conscience historique - "while I may answer to being an essentialist, I am not an immutabilist" (p. 13). Ainsi, le premier vecteur de la démarche afrocentriste est de faire ressortir les particularités de la culture africaine par une recherche portant sur le langage, considéré comme étant le principal support de la structuration sociétale et identitaire, dans le but de construire une théorie afrocentriste fondé sur le *nommo*, qui est pour ainsi dire une façon de vie afro-américaine. Ayant restitué au langage sa place de régulateur social - "one cannot speak of speech as an objet but of speech as an attitude" (p. 76) -, il se donne comme objectif d'étudier, dans un deuxième temps, les articulations de "l'orature" dans ses usages de pratiques langagiers au cours des étapes successives allant de l'esclavage aux mouvements pan-africanistes, en passant par les messianismes de Nat Turner et des prêtres noirs. A cela succède une dernière étape idéologique visant à instrumentaliser l'afrocentrisme puisque celui-ci est à mettre à la disposition d'une logique de libération contre la domination d'"une vision eurocentrique" par la construction d'"une méthode afrocentrique", paradigme, voire même sensibilité, sur lequel doivent se reposer les programmes d'études au sein des Black Studies. Or, ainsi, selon l'auteur, tout se joue au niveau d'une fatidique inassimilabilité des Africains Américains à une quelconque culture extérieure : s'il n'y a pas eu assimilation, c'est que ces derniers sont inassimilables de nature.

Assante nous introduit à un afrocentrisme analytique qui ne demeure pas moins un afrocentrisme polémique construit sur la liquidation des sciences sociales. En somme, non seulement il fait le vide sur les cinq siècles d'histoire des peuples afro-américains mais il se détourne totalement de l'approche sociologique, lui opposant une approche se concentrant uniquement sur les pulsions langagières, force de continuité sociale. L'afrocentrisme que le lecteur retrouvera ici tourne le dos à la politique. En effet, les enjeux se situent ailleurs puisque ce que l'on convoite avant tout, c'est une mainmise sur les programmes scolaires et le pouvoir d'user, à sa guise, de l'Institution. Bref, la lecture de l'ouvrage nous conduit encore à nous demander si vraiment une vision mythique de l'histoire peut

efficacement contribuer à construire un présent plus équitable, ce qui est tout compte fait l'objectif principal de la démarche d'Assante.

■ Kusum AGGARWAL
Delhi University

■ GÉRARD ALBERT, *GENESIS, AUX SOURCES DE LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE*, PARIS, HONORÉ CHAMPION (BIBLIOTHÈQUE DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET COMPARÉE, 16), 1998, 507 p.

Ce livre, publié de manière posthume par les soins de Pierre Halen, professeur de littérature comparée à l'Université de Metz et de Michèle Fabien, écrivain, est le premier ouvrage d'Albert Gérard paru à Paris... Il sera peu diffusé car il est cher : c'est dommage et nous souhaitons qu'il connaisse une nouvelle vie dans une édition universitaire en poche. Il constitue en effet une synthèse, longtemps préparée, des travaux antérieurs du comparatiste liégeois.

Tout d'abord, Albert Gérard a lu ou relu quantité d'auteurs que nous ne lisons plus, ou bien peu : Paulin de Nole, Sidoine, Boèce, Bède, Alcuin... Il organise son propos, qui n'est rien moins que l'histoire de vingt siècles de littératures de l'Europe et de ses grandes langues, en une série de chapitres synthétiques : oralité, latinités, l'apport celtique, l'apport anglo-saxon et enfin, les littératures modernes, à partir du Moyen Age, qui sont évidemment plus accessibles. Le tour de force est de présenter des textes connus des spécialistes dans une perspective critique et comparative : d'arracher ces pères de l'Eglise et de nos littératures à leurs spécialistes et de montrer en quoi leur propos relève de la littérature telle que nous la comprenons et l'aimons aujourd'hui. Tâche d'honnête homme que peu peuvent mener à bien ! Il prenait au sérieux les termes de littérature "générale" et "comparée". Il ne se bornait pas à une région ou à une époque, il y avait de l'explorateur en lui. Il n'était pas un vingtiémiste africaniste, mais bien un comparatiste réfléchissant sur les rapports entre la littérature et la culture, à partir d'une érudition historique sans faille et d'une ampleur exceptionnelle. Son livre s'inscrit dans la tradition de réflexion ouverte par Auerbach qui s'interroge sur la naissance des formes comme la prose narrative en langue vulgaire à partir d'analyses textuelles : ici, c'est à partir d'un tableau général que se détachent les questions, par exemple celles qui tournent autour du genre épique. Au chapitre 20 de sa *Vita Caroli Magni Imperatoris*, composée vers 820, Eginhard déclare que l'empereur fit transcrire, pour que le souvenir ne s'en perde pas, les très antiques poèmes barbares qui chantaient l'histoire et les guerres des très anciens rois (p. 409).

Il pose aussi au passé des questions auxquelles son expérience de la recherche africaniste a donné une nouvelle pertinence : qui a le premier écrit en langue vulgaire en Europe, par exemple ? A-t-on assez honoré